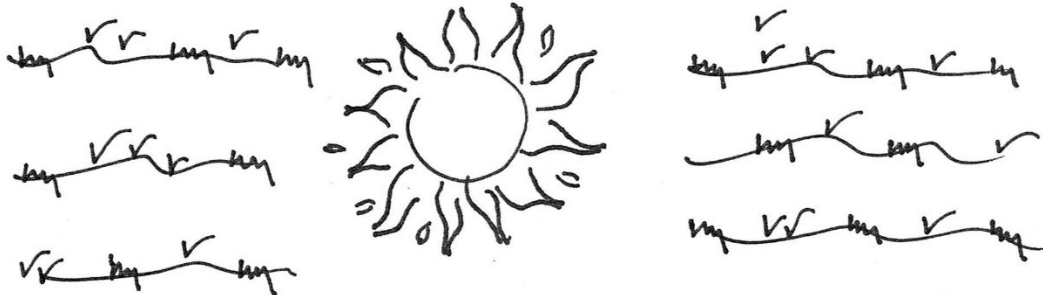


Pourquoi ?

S'il est possible — et encore temps — de comprendre

Des hirondelles se sont posées entre les griffes des barbelés. Puis le soleil s'est levé, et avec lui, un espoir nouveau-né. Alors les barbelés se sont rangés, des deux côtés, et la lumière s'est fauflée, hors de danger. Miraculée. Pour l'instant, c'est sûr, pour toujours peut-être.



Une beauté silencieuse se promène sur la prairie fleurie.

Les murmures du vivant dansent au milieu d'elle de tous ses gazouillis.

Puis tout a basculé ! C'est la nuit.

Le soleil s'est alors couché derrière l'horizon pour pleurer.

La folie — oui, mais c'est la vie — s'est alors déguisée en barbarie.

Cette civilité, trop bien organisée, tellement refoulée, a présenté là — et encore ! — toute sa férocité. Une sauvagerie raffinée capable d'inventer des horreurs bêtement impensables.

Le créateur de tout peut-il être fier de sa créature ?

La survie, bien légitime, s'est inventé un jeu terrible nommé prédation, colonisation, inquisition.

Le cueilleur s'est habillé en voleur, et le chasseur s'est déguisé en guerrier.

C'est toujours la même histoire : un besoin urgent de territoire.

Les nomades s'y croisent et au revoir ! Cette terre est aussi la vôtre. Mais pour le sédentaire, c'est la sienne.

Il imagine alors une hérésie¹ : la propriété.

Voilà le début des hostilités.

Car le territoire, s'il est d'abord géographique, est tout aussi idéologique.

Quand Cortès arrive au Yucatán, ce sont les missionnaires et leurs bannières qui mènent le cortège des conquistadores.

Bilan : des milliers de morts, et pourtant, autant de chrétiens en moins au bénéfice de la mission.

Qu'importe, puisque l'or des Aztèques brillait dans les yeux des sujets du royaume de Charles Quint !

Une raison en cache une autre, et elles se justifient entre elles.

Les inquisitions ne furent possibles que par collusion du pape et du roi.

Le drapeau et la croix en mains jointes, croisés, ont posé leur pied guerrier sur les mêmes terres de conquêtes occitanes, divines ou profanes. N'étant question que de pouvoir, de richesse et de gloire. Piétinant le pauvre peuple innocent de leurs ambitions de géants, de tyrans, confirmant là les paroles si justes de La Boétie² : « *Les tyrans ne sont*

grands que parce que nous sommes à genoux. »

« *Les tyrans ne sont
grands que parce que nous
sommes à genoux.* »

La Boétie.

Les idéologies sont des territoires sans frontières, sinon cognitives, réunissant leur avidité dans le même panier de la voracité, en politique comme en religion. Cette dernière n'étant pas la dernière en ses œuvres meurtrières.

Un être debout et, devant lui, un autre à genoux.

L'ombre de la rébellion se nourrira alors de ces humiliations.

Fut-il élu, élu par qui, sinon par lui-même ? Cet élu faisant de l'autre un exclu.

Ce peuple, venant d'ailleurs, qui se croit roi et se dit chez soi. Et que cet autre, déjà là bien avant lui, n'existe pas.

Retour tragique d'une vieille histoire.³

¹ Hérésie : dans ce cas, une loi contraire à la nature originelle des premiers temps précédant l'appropriation juridique et/ou légiférée des terres.

² Étienne de La Boétie, écrivain humaniste périgourdin du XVI^e siècle, auteur du *Discours sur la servitude volontaire*.

³ En référence à l'arrivée des Hébreux en Palestine, alors occupée légitimement par les Philistins (épisode de l'Exode, au XV^e siècle avant J.-C.).

Le coq sur son tas de fumier ignore peut-être sur quoi il est perché, mais sous son chant, l'histoire continue de fermenter. De même, un État, une nation, sur ses mémoires oubliées.

Cependant, cet humus du temps n'attend, pourtant, que la joie de nourrir le champ des villageois.

Où se trouve alors le sage laboureur qui, de son labeur, en tirera le meilleur ?

« Oh, Jérusalem ! Pourquoi n'as-tu pas reconnu tes prophètes ? » demandait déjà le psalmiste lors de son exil à Babylone.

Aujourd'hui, où sont nos véritables guides capables de répondre à l'urgence planétaire ? Sinon quelques fous de croissance ou de modernité marchant fièrement dans les ténèbres de la lucidité.⁴

Cet irrésistible « feu de dieu » qui cherche, semble-t-il, à consumer notre humanité trouve ses premières fumées dans les profondeurs des origines de notre psyché.

C'est l'histoire, dans le mythe de l'Olympe, du dieu Prométhée.

Cet imprudent, malgré l'interdit, dérobe au Soleil quelques étincelles de feu pour le transmettre aux hommes de la Terre. Malheureusement, ces gens-là ne surent se servir de ce précieux présent. Ils en abusèrent, sans réserve, contre leurs frères.

Ce fut la guerre.

Oui, des têtes folles existent, des têtes brûlées, des cœurs bénis aussi. Or la sainteté n'est pas une exclusivité de notre humaine condition terrienne. Pour moitié, il s'agit de brutalité.

Les terres profondes de notre psyché voient bien que des gens semblent se traîner, pendant que d'autres, sans pitié, sont en train de se gaver.

*Rien n'oblige,
et tout est
possible.*

Nos consciences se mettent alors à flotter, regardant ailleurs.
Des douleurs s'installent à demeure des deux côtés.
Des cœurs et des corps lassés, épuisés, blessés. Et d'autres qui peinent à partager.
Ces situations couvent, hélas, les œufs de la revanche.
Et pourtant : « Je t'aiderais à venir si tu viens. Et à ne pas venir si tu ne viens pas. »⁵
Rien n'oblige, et tout est possible.

Quelque part en Afrique noire, quatre hommes d'une même tribu ne se parlaient jamais, chacun s'occupant de ses affaires. S'en inquiétant, ils s'en allèrent voir le sorcier du village. Pour toute réponse, le sorcier remit à chacun une poignée de riz dans la main. À la queue-leu-leu, de retour chez eux, l'un le mangea, l'autre le sema, le troisième la vendit. Chacun pour soi. Restait le dernier, qui n'en dit rien.

Le temps passe, et un jour, le sorcier revient vers eux.

— Qu'avez-vous fait de votre riz ? leur demande-t-il.

Les trois premiers avouent ce qu'ils ont fait.

Pour le quatrième, le mystère reste entier.

— Et toi ? interroge le sorcier, qui cependant voyant tout, sait qu'il a donné le riz.

Or, dans cette tribu, personne ne sait ce que veut dire « donner ».

L'homme semble honteux de ce qu'il a fait. Il baisse les yeux.

Le sorcier lui dit :

— Ton cœur est beau, car tu écoutes ce qu'il te dit.

Alors l'homme se redresse.

Ses lèvres souriaient et ses yeux pleuraient.⁶

Pour le courage d'un seul parmi les autres, la tribu venait de découvrir le partage comme possible dialogue.

Si les larmes peuvent être les paroles de l'âme, aussi le don peut-il ouvrir la porte des mots.

Alors ces paroles cachées au fond de la psyché, tellement blessées ou abimées en d'autres temps, reviendront se poser, désormais apaisées, sur le cœur de l'autre qui l'attend.

Hélas, la brute est aux aguets, en coulisse, dans la crypte des refoulés.

Oui, et nul n'est à l'abri d'être surpris de sa présence.

C'est la bête au fond d'un trou béant.

À notre insu, refoulée, muselée et malgré tout, prête à bondir.

Rien à dire, c'est sûr, elle dort quand et tant que rien ne vient troubler son sommeil en paix.

⁴ « Les ténèbres de la lucidité » : oxymore. Un mot détruit l'autre, et il ne reste rien.

⁵ D'après les paroles d'Antonio Porchia.

⁶ Histoire improvisée par mes soins, inspirée d'un conte traditionnel africain.

Puis viennent l'événement, le moment, le relâchement d'un garde-frontière, et d'un sursaut, elle se réveille.

Et l'ange alors ? Oui, j'arrive ! Me voilà !

— Prête-moi tes ailes, je suis l'ange : l'innocence immaculée. Propreté virginale d'une aurore matinale. Couvre-moi, mon ange, de tes habits blancs, faisant croire au tout-venant la beauté de mes sentiments. Mon âme se promène sur les nuées, ne se nourrissant que de fines rosées. Loin de l'eau trouble des basses terres, je suis un ange et j'en suis fier. Presque parfait, et je le sais.

Trop bien, oui ! Si ce n'était qu'un rêve...

Hélas, les terres profondes de la psyché peuvent se ravir d'un angélisme, se désolant d'un diabolisme rarement conscient. Le réalisme de l'entre-deux joue constamment au saltimbanque. Du fil tendu à ses deux bouts, l'envie de l'un fait peur à l'autre. De même que l'animalité et la civilité, ces deux polarités qui sont les nôtres.

Reprenons à notre manière ce que dit Jung, notre psychanalyste, docteur en psychologie des profondeurs : « *Trop d'animalité défigure l'homme civilisé, trop de civilité crée des animaux malades.* »

Quel est donc cet animal, parfois blessé, qui se cache au fond de son terrier ?

Des mémoires en jachère, des friches abandonnées. Des ressentiments empilés qui, d'un coup, s'écrasent sans pitié sur des innocents coupables de leur seule tranquillité. Une imprévisible catharsis⁷ incontrôlée déguisera alors notre belle humanité en impitoyable sauvagerie.

La cause première de ces exactions abusives, c'est la mythologie biblique qui nous la propose.

Ce qu'elle nous dit, c'est que le ver est dans la pomme.

Le terrible ver de la possession.

Le fameux serpent du désir sur l'autre.

D'où la chute au paradis. « Je te tiens, tu me tiens. » On connaît la suite sans fin.

À cette Indienne qui naïvement se demande pourquoi cette race blanche piétine les coutumes qui sont les siennes, pour seule réponse, le soi-disant « père de tous » président des États-Unis ordonne de quitter son pays pour s'installer dans une « réserve ». Sa prairie chérie est désormais une propriété, une terre volée.

Ce qui fait dire à Cochise, de la tribu des Apaches : « *Notre pays, une autre race d'hommes veut la prendre. Comment est-ce possible que la nôtre ne puisse attendre que la mort ?* »

C'est hélas une constante de toutes les successions sociétales : si la suivante ignore la mémoire de la précédente, cette première citée disparaîtra.

Un peuple sans héritage, sans aïeux, cherchera ses racines dans le vide.

Un trou qu'il comblera d'artifices, faute d'amour ancestral.

Ce fut l'Amérique, la première des modernités dérapantes. Un modèle⁸ sans issue et, à terme, une planète agonisante.

Est-ce vraiment aimer que de posséder ? La terre ? L'autre ?

Ou bien est-ce à l'inverse la raison d'un effet contraire ?

Une fascination pour le bien d'autrui dont l'issue ne sera qu'aliénation.⁹

Question : Où se trouve le point de bascule entre l'amour et la haine ?

Réponse : « Je t'aime tant que je te possède. Je te hais dès que tu m'échappes. »

La possession : notre péché originel. La mère de toutes nos douleurs existentielles.

*Est-ce vraiment aimer
que de posséder ?
La terre ? L'autre ?*

Sur le parvis d'une cathédrale néolithique¹⁰, un cercle de druides célèbre une messe païenne.

Scène d'un hier ritualisé cloué sur un aujourd'hui modernisé.

Retour nostalgique d'un mythique passé, ou bien nécessité d'un vide à combler ?

La Samain¹¹ bat son plein.

Il s'agit d'enterrer une grande défunte.

Dans le cercueil de terre et de mousse, c'est une intention qui git sous le regard de tous. Ces gens qui prient viennent rendre hommage à la première des innocentes : notre planète Terre. Puis le rituel tentera de sublimer cette désolante erreur nommée « possession ». Sans regret, cette gisante ne sera bientôt plus qu'une trépassante.

Le grand prêtre signe ce mot-là sur la tombe et, d'un geste, bras levés, l'envoie dans les nuées.

⁷ Catharsis : Retour à la conscience de souvenirs refoulés émergeant brutalement des profondeurs de la psyché (selon l'approche psychanalytique).

⁸ Le modèle dit de croissance, nommé aussi « anthropocène » pour la période industrielle de son évolution.

⁹ Aliénation : Dépendance, perte de la raison, folie, hostilité ou soumission.

¹⁰ En version celtique, il s'agit d'un cairn ou d'un dolmen.

¹¹ La Samain : fête celtique en l'honneur des esprits, que l'on retrouve dans le culte chrétien avec la Toussaint.

Un souffle de contentement saisit toute l'assemblée.
Et déjà, un élan de renouveau, invisible, surgit du très sacré caveau.
Ce cérémonial donne le ton. C'est que l'antidote de la déraison ne sera jamais, pour autant, la raison.
Or nous sommes, dit l'anonyme, « les pépins de la compote qui s'annonce ».
Semons-nous donc, à tout vent, en graines de la délivrance.
Sortons de ce monde, « d'un monde qui ne sert à rien »¹².
Un autre monde nous attend !

*L'antidote de la déraison ne sera jamais,
pour autant, la raison.*

Ce petit lapin qui se sauve devant le chien !
Mais que fait un chien derrière un lapin ?
Est-ce la faim ? Faim de quoi ? Faim de l'autre ? Une fin en soi !
La faim est un besoin, certes, mais là, c'est la pulsion qui court après le lapin. La pulsion de la prédation.
Ou bien un élan d'amour ? Mais l'amour aurait-il tant de pattes qu'il soit impossible de l'arrêter ?
Ou alors la survie, même si l'autre doit souffrir.
Souffrir par devant, en en jouir par derrière. Derrière cet autre en train de fuir. Oui, quel contentement !
Vivre en lapin, ou être un chien : un choix de chaque matin.
Quel chien en soi peut bien courser notre propre lapin ?
Ne serions-nous pas, parfois, l'un ou bien l'autre ?
Au secours, je me sauve ! Et vite, je te rattrape !
Courir vite : en quête de quoi ?
D'un autre, quoi que ce soit. D'un autre soi.
Quel état souverain se souvient qu'il n'est souverain que de conquêtes de chiens en meute sur de petits lapins ?
Assis sur nos richesses de nantis, combien de petits lapins appauvris, poursuivis jusque que dans leur nid ?
Pauvres petits lapereaux dont il ne reste que la peau.
Invasion que rien ne retient, sur le terrain du voisin, dont le tourisme est une certaine version.
Possession. Je crois que je te tiens ; or, par le bout du nez, c'est toi qui me retiens.

Alors la paix, de grâce, s'il te plaît !
« *Un jour viendra* »¹³, chante Jean Ferrat, l'anarchiste.
« *Couleur de roses* », oui ! Si la rose ne tombe pas en panne de cœur avant d'être en fleur.
Or ce jour ne viendra que d'un autre cinéma.
D'abord, changer la caméra. Qu'au lieu de s'accaparer ce qu'elle voit, qu'elle restitue à l'autre ce qu'elle lui doit.
Cette caméra, c'est notre manière, soit d'aider le monde, soit d'en abuser.
De le consommer. De l'épuiser. Ou de le protéger.
Et selon notre version, où que l'on soit, ce monde-là se réjouira ou se détruira.¹⁴
Reste-t-il alors un sens à la vie ?
Oui !
Notre seule conscience d'exister parmi les autres.
À égalité, équité, dignité et tranquillité.
À la clé : la félicité.

**Daniel Testard,
Quily, automne 2023**

NB : Certains passages de ce texte sont extraits de mon prochain livre à paraître au printemps 2024.

¹² Selon les mots du sage Juan Anton (vidéo SideWays).

¹³ « Un jour, un jour ». Paroles & musique de Jean Ferrat.

¹⁴ « Un homme, ça s'empêche », Albert Camus. J'ajoute : ça s'empêche de commettre l'irréparable.